

Annemarie Dinvaux - Dr en Sciences du Langage
Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse,
UFR Arts Lettres Langues, Département Linguistique et FLE
Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité (ICTT)



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 5 - 2012
pp. 87-98

Résumé : A la fin du 19^{ème} siècle, Robert Louis Stevenson et Charles Malato écrivent leur récit de voyage outre-Manche, le premier dans les Cévennes, le second à Londres. Tous deux abordent des faits de langue ou de culture, situent leur expérience du voyage ou de la migration temporaire dans son contexte sociologique, politique et historique, et vont à la rencontre de leurs lecteurs. Les dimensions interlinguistiques, interculturelles et didactiques de ces récits co- et interagissent, et contribuent à en faire de véritables journaux de migration : partage de l'expérience migratoire, analyse de la société d'accueil, réflexion sur celle d'origine. Stevenson et Malato témoignent d'un savoir-circuler que nous analysons à la lumière de travaux sur la pluralité linguistique, sur l'interculturel et sur la sociologie des migrations, et qui peut inspirer les étudiants en mobilité.

Mots-clés : journal de migration, le savoir-circuler, partage d'expérience

Summary: In the late nineteenth century, Robert Louis Stevenson and Charles Malato wrote two travel diaries, the former in the Cévennes and the latter in London. Linguistic and cultural elements are treated, as well as the sociological, political and historical contexts of their journeys, in a vivid and interactive manner. Thanks to their interlinguistic, intercultural and didactic dimensions, these works are genuine migration diaries: Stevenson and Malato share their experience with the readers, analyse the host society and reflect upon their own. We analyse their skills and strategies as travellers and migrants through research into plurilingualism, intercultural studies and the sociology of migrations, and show how they can inspire students who study abroad.

Keywords: migration-diary, nomadic know-how, experience-sharing

Cette étude est née de l'usage de la littérature pour la formation à la mobilité étudiante et l'enseignement de la linguistique, la didactique des langues et des cultures.¹ Nous analysons deux récits de voyage, l'un écrit par Robert Louis Stevenson, l'autre par Charles Malato. Le premier est un écrivain traduit dans le monde entier et encore lu de nos jours ; le second est un anarchiste français, militant impénitent et pacifiste jusqu'à la veille de la 1^{ère} Guerre Mondiale. Ils eurent en commun l'écriture, l'exil - volontaire pour Stevenson, contraint pour Malato - et l'engagement : tous deux prirent la défense de populations colonisées, les Samoans pour Stevenson, les Kanaks pour Malato. Stevenson

publie *Travels with a Donkey in the Cevennes* en 1878 et Malato *Les joyusetés de l'exil, chronique londonienne d'un exilé parisien, 1892-1894*, en 1897.

Ces deux ouvrages sont construits comme des journaux retravaillés. Le voyage de Stevenson et l'exil de Malato sont présentés de manière chronologique, de l'arrivée outre-Manche jusqu'au terme de l'expérience, mais les notes sont ordonnées par rubriques et mises en articulation avec les événements, qui deviennent prétexte à présenter un point de vue ou une information. L'auteur de chacun de ces deux récits « se veut aussi médiateur entre son vécu et son lecteur », comme l'écrit Rémi Hess (2010 : 45) à propos du journal de Paul Hess. Trois grandes thématiques apparaissent : les langues, les cultures et l'expérience migratoire. C'est donc ce plan que nous avons adopté,² avant de conclure par les perspectives didactiques qu'offrent ces deux ouvrages.³

Deux journaux interlinguistiques

Malato et Stevenson écrivent en gourmets des langues ; en atteste la profusion de considérations sur les langues des pays qu'ils visitent. Stevenson, en insérant de nombreuses expressions en langue française, nous renseigne autant sur sa maîtrise du français que sur le plaisir qu'il a à le parler : ainsi lorsqu'il commente le vilain tour joué par une fillette (« Et vous, *mademoiselle* », dis-je, « vous êtes une *farceuse* », p. 15), ou lorsque, lassé des tentatives prosélytes et peu respectueuses du commandant et du curé, il reste un visiteur courtois : « Comme il vous plaira, *Monsieur* », dis-je. « *La parole est à vous* » (p. 30). Même délectation chez Malato, qui compare le français et l'anglais, commente les expressions idiomatiques (« *bloody foreigners* ! [...] sanglants, pourquoi ? Je n'ai jamais su », p. 26), fait l'éloge de l'anglais :

Qu'on n'aille pas [...] calomnier la langue de Shakespeare : elle a des expressions d'une concision et d'une force admirables qui, en français, ne peuvent se rendre en un seul mot. Tels sont : to echoe, répéter comme un écho ; to dog, suivre à la piste comme un chien ; to cut, couper court ou passer outre froidement (pp. 56-7).

Par la continuité de l'étagage offert aux lecteurs francophones et anglophones, par l'abondance des passerelles entre les langues et par la précision des remarques métalinguistiques, ces écrits sont véritablement interlinguistiques.

Les deux auteurs abordent les variétés de langue. Malato en particulier adopte un point de vue de sociolinguiste : « En d'autres recoins de Londres, on parlait français : à Clarence Terrace, on parlait parisien » (p. 37) ; le « *slang* (argot) [est] parlé surtout dans les quartiers miséreux de l'est et du sud-est » (p. 167). Il n'échappe pas au fantasme de pureté des langues : d'un Auvergnat reconverti à l'enseignement du français, il écrit qu'il prononce « les mots avec une pureté d'accent qui eût ravi profondément tous les marchands de marrons de la rue Saint-Jacques » (p. 84). Il décrit le *lingo*, langue de la communauté juive de Londres, comme,

un parler hétéroclite où fusionnent avec la langue de Shakespeare ou plutôt de Jack l'Eventreur, celles très corrompues de Goethe, Pouchkine et du prophète Ezéchiël (p. 14), [un] patois anglo-slavo-germano-hébraïque très en honneur à Petticoat lane (p. 167).

Il nous instruit sur le statut de l'italien à Casale, en Italie :

Une chaude alerte m'attendait. Dans la salle commune, quelques rares consommateurs me regardèrent avec une défiance dont je feignis de ne pas m'apercevoir [...] C'est que, pour commander à dîner, j'ai dû parler, naturellement : or, j'ai parlé l'italien et non le dialecte,⁴ ce qui a décelé tout de suite ma qualité d'étranger. Parler italien en Italie ! - En voilà un qui vient voler notre pain, murmure désobligeamment un ouvrier. - Celui-là, fait en secouant la tête une vieille dame proprement vêtue de noir, il vient pour épier.⁵ (p. 115)

Ces propos sur la pureté linguistique ne l'empêche pas de se laisser aller à un joyeux délire plurilingue, lorsqu'il tente de reconstituer ce qu'a pu être une « interview tintamarresque » organisée par de vrais-faux proscrits pour deux pseudo-journalistes : « *Balaboum dynamitar troulala, [...] Adesso, [...] mangiamo un poco di maccheroni. [...] Bono bezef rigolar Theatrum* » (p. 129-30)

Stevenson mentionne les deux versions d'un toponyme : « St Etienne de Vallée Française, or Val Francesque, comme ils avaient usage de le dire » (p. 57). Les avancées du rail dans le Vivarais lui rappellent le poème de Wordsworth sur le projet de voie ferrée à Kendal et Windermere, et il envisage son adaptation en occitan :

Désormais un Wordsworth languedocien pourrait adapter son sonnet en patois, 'Montagnes, vallées et fleuves, entendez-VOUS ce sifflet ?' (p. 21).

Une marque plurilingue que l'on peut qualifier d'interne est commune aux deux ouvrages : Stevenson et Malato étirent au maximum les limites de leur propre langue, par l'usage d'un lexique saute-frontières, de *pariah* (Stevenson : 40) à *desperadoes* étrangers (Malato : 26). Malato n'étire pas que le lexique. Pour enseigner la grammaire française à un compagnon d'exil, français comme lui, il convoque les centres d'intérêt de l'apprenant et n'hésite pas à créer une très singulière Grammaire sur Objectifs Spécifiques :

Ainsi, lui apprenais-je, tu dois écrire : « le tribunal a acquittée (et non acquitté) cet anarchiste quoique innocent. - Pourquoi ? - Parce que, pour tout anarchiste incriminé, innocent ou non, le complément direct est « prison » qui précède toujours l'acquittement (p. 25).

Tous deux sont lettrés, mais Stevenson n'utilise que deux expressions en latin (pp. 15, 19, 39), alors que Malato en émaille son récit (pp. 36, 37, 38, 60, 65, 158...), et leur ajoute des commentaires de potache : « *Felix qui potuit rerum cognoscere causas ... je ne m'appelle pas Félix* » (p. 76).⁶

Les autres alternances codiques, nombreuses dans les deux œuvres, ont quatre fonctions principales : métalinguistique et métacognitive, expressive, métaculturelle.

Charles Malato traduit rarement les termes qui désignent des personnes (*ciceroni*, p. 120, de « jeunes *gentlemen* et jeunes *misses* », p. 87, etc.) ; les métiers (le *manager* qui en cette fin du 19^{ième} siècle n'est pas encore français, p. 136, le *steward*, p. 140) ; les noms de journaux ou d'organisations ; selon où il se trouve, il note les toponymes en italien - le « *Circolo dei Lavoratori* » (p. 117) ou en anglais - le *Greater London* (p. 54). Stevenson ne traduit pas « *le maire* » (p. 58), mais anglicise la sous-préfecture : « On alla chercher la carte sous-préfectorale dans la sous-préfecture même »⁷ (p. 48).

Tous deux citent leurs hôtes dans leur langue. Les expressions, et en particulier les salutations, sont traduites ou reformulées, et toujours contextualisées, que ce soit par Malato à Turin ou à Londres, ou par Stevenson dans les Cévennes : « Une gamine de sept ou huit ans m'adressa la formule rituelle, « *D'où'st-ce-que vous venez ?* », d'un air si cérémonieux qu'elle me fit rire (p. 12). « *'Hé, bourgeois ; il est cinq heures !*' fut le cri qui m'éveilla le matin » (p. 31).

Malato, constatant les piètres compétences en anglais de ses compagnons d'exil, offre aux lecteurs français traduction et prononciation de l'anglais, souvent sous forme de calembour : « Je débarquai dans cette grande ville que ses habitants appellent London, prononcez « l'on n'donne » et n'ajoutez rien » (p. 5). Il cite de nombreuses expressions en version intégrale, généralement en les traduisant : le « *darling* (chéri) » (p. 80), des « marchandes d'amour à un *sovereign* (25 fr.) » (p. 81), les « *Go on !* » et « *Go away !* » du « *policeman* impitoyable » (p. 81), le « *Coal ! Coal !* » du marchand de charbon (p. 149), les boniments des camelots (p. 77). Il ne traduit pas les proverbes et les expressions figées utilisées par le « loyal sujet britannique - *God save the Queen !* » (p. 15) ou en flamand, à Bruxelles : « *Gotfordom !* » (p. 74).

Quant à Stevenson, c'est en français qu'il note la sentencieuse remarque de l'aubergiste devant l'irréductible ânesse Modestine : « C'est le proverbe - *dur comme un âne* » (p. 9). Il ne traduit pas les expressions en langue française, mais mêle anglais et français de manière très fluide, sans signalétique particulière, et ses reformulations, un peu à la manière d'un doublage écrit, permettent la compréhension : « *a bel amoureux, her handsome sweetheart* » (p. 54). Il met en place une interlangue différente de celle qui est souvent décrite, l'état intermédiaire entre l'ignorance et la maîtrise d'une langue étrangère, l'aménagement des connaissances de la langue 1. Dans l'écriture de Stevenson, il s'agit de la construction délibérée d'un récit bilingue, d'une interlangue assumée comme outil littéraire et comme outil d'étayage pour un lecteur monolingue.

Outil littéraire, car les alternances codiques apportent une touche d'authenticité, jouent le même rôle que des *realia*. Les expressions en version intégrale, traduites ou reformulées, rendent compte de l'intensité des vécus. Intensité de l'étonnement de Malato face au *fog*, le brouillard auquel il consacre une page entière (pp. 82-3) ; de la réprobation prévisible du public anglais devant un retard, « *very improper* », des comédiens (p. 98) ; de la surprise d'un paysan cévenol devant la lenteur de l'ânesse Modestine : « *'Et vous marchez comme ça !*', s'écria-t-il » (p. 5) ; et d'un marchand qui trouve tout à fait inconsideré de coucher à la belle étoile :

« Cependant », dit-il, « coucher dehors ! ». « Dieu », dis-je, « est partout. » « Cependant, coucher dehors ! », répéta-t-il, et sa voix trahissait sa terreur (p. 53).

Intensité de l'amertume du paysan de St-Jean-du-Gard, dont les vignes sont ravagées par le phylloxéra : « Faire du cidre », dit-il. « *Oui, c'est comme ça. Comme dans le nord !* ». Le français permet à Stevenson de rendre compte de la passion de ses interlocuteurs, lorsqu'il considère que même la typographie n'y suffirait pas :

« Comment, monsieur ? » cria-t-il. « Comment ? *Gambetta modéré ? Aurez-vous l'audace de justifier ce que vous dites ?* » [...] Et vous prétendez mourir dans cette espèce de croyance ? », demanda-t-il ; et il n'existe pas de caractère d'imprimerie assez grand pour rendre compte de son emphase. » (pp. 28-9)

Malato témoigne de l'interlangue d'apprenants francophones qui émaillent leurs propos en français de quelques mots d'anglais : « C'est à deux pas, m'avait expliqué un obligeant commerçant français ; tâchez seulement de ne pas vous embrouiller dans les noms des *streets* ; vous suivez Charlotte, vous traversez Francis et vous y êtes. » (p. 17). Interlangue aussi pour Nicoloff, russe :

« Bloody mufle ! toi dentiste ! » exclame le patient qui dans l'excès de la douleur, jure à la fois en français et en anglais. (p. 141)

Qu'il s'agisse de guider le lecteur, de décrire les apprentissages d'autres exilés, ou de relater ses propres expériences d'enseignement, Malato multiplie les réflexions didactiques et métalinguistiques. Pour son « *pupil* », il prépare « un *speech* [...] sur les versalités de l'*e* [français], tantôt muet comme une carpe, tantôt ouvert comme la place de la Concorde ou fermé comme l'intelligence d'un vieux sénateur » (p. 86).

Il oppose les compétences linguistiques des journalistes anglais à la paresse de ses compatriotes :

[...] le journalisme anglais n'en compte pas moins, je le répète, des hommes fort remarquables et très instruits : ceux qui ignorent le français ou l'allemand sont rares, tandis que, chez nous, ceux qui possèdent une autre langue que la leur sont l'exception. (p. 56).

Il évoque les justifications des apprenants récalcitrants : Zo d'Axa, à son tour, voulant rester parisien dans ses articles, n'apprenait point l'anglais. (pp. 30-1) ; le même Zo d'Axa, rédacteur en chef d'un journal français emploie quelques mots (« *Andiamo !* » « *Presto ! Prestissimo !* », « *street* », « *fish* » et « *my house* » prononcé « *mouse* ») comme des formules clés pour toutes les situations de contact avec les Londoniens et Londoniennes, et s'attire de nombreuses mésaventures (pp. 31-2).

Malato se gausse de ses propres performances linguistiques, lorsque, doté de papiers américains et d'un nom d'emprunt allemand, il arrive en Italie, et confond *Katze* (chat) et *Käze* (fromage), p. 116 :

Quelle diable d'oreille ont les Italiens ! Comme je sors mon parler hétéroclite : « I say, vorrei una sleeping camera », le majordome me répond avec empressement dans ma langue maternelle : « Tout de suite, monsieur. Monsieur désire-t-il souper ? » - Tiens ! Pourquoi me parlez-vous français ? - Oh ! parce que je vois bien à la netteté de la prononciation que monsieur est de Chambéry. » (p. 110)

Alternances codiques, traductions, reformulations et éléments de contextualisation se combinent, pour réduire la distance entre le lecteur et les populations décrites, pour rendre plus vivace la description des autochtones. Les stratégies plurilingues de Stevenson et Malato n'ont rien à envier à celles mentionnées lors d'échanges asymétriques (Alber & Py, 1986) : dans cette communication à l'aveugle avec un lecteur dont Stevenson et Malato ignorent les connaissances linguistiques, ils ouvrent un espace dans lequel ils peuvent rendre compte d'une culture différente et d'une expérience singulière, tout en facilitant l'accès.

Le fil narratif favorise l'existence de ce dispositif dialogique particulier entre les écrivains et les lecteurs ; les langues y sont à la fois valorisées et cantonnées au rang d'outils pour l'action décrite (le voyage, la migration) et pour le récit.⁸

Deux journaux interculturels

Les marques plurilingues révèlent également les autres facettes de Stevenson et Malato, sociolinguistes, sociologues, anthropologues, historiens, passeurs de culture et didacticiens de l'interculturel. Elles peuvent être considérées comme culturelles autant que linguistiques, tant elles nous donnent d'indications sur leurs pays d'accueil. Le plus souvent, les alternances codiques désignent des lieux, des objets ou des gestes spécifiques au pays visité, et nous les voyons comme autant d'indicateurs de prudence et de souci d'être précis. C'est d'ailleurs le terme « alternance » qu'emploie Bonoli (2008 : 181) pour analyser non seulement les emprunts lexicaux mais aussi l'ensemble du fonctionnement des textes ethnographiques ; il analyse cette « alternance entre des moments de reconnaissance et des moments de non-reconnaissance » comme le moyen d'allier la lisibilité du texte et la présentation de connaissances nouvelles.

Les lieux d'hébergement et de restauration, les aliments et les boissons sont désignés en français par Stevenson, en anglais par Malato : dans les Cévennes, « la *table d'hôte* » (p. 39), « le *café* » (p. 48) ; à Milan, un « modeste *allogio* » (p. 113) où le patron prend la commande de Malato en langue allemande, à Londres, les « *coffee rooms* » (p. 78), « le « *pub* », appellation abrégative du *public house*, débit de boissons » (p. 11), des *mansions* luxueuses ou élégantes (pp. 97, 136), le « *parlour* » (p. 5) dans la maison de sa logeuse.

Dans le panier du Londonien, du « *plum-pudding* » (p. 10), « les *ales* et les *spirits* » (p. 12, 58, 89), de la viande pour chat, « *cats'meat* » (p. 13), des « *glass gin and bitter* » (p. 84), de l'*ox tail soup* (p. 139), des anguilles, « *hot [...], cold [...], jellied [...], stewed [...], fried eels!* » (p. 78) dont « la consommation effrénée » étonne Malato. Dans le panier de Malato, de quoi retrouver « le *hard labour* [...] les travaux forcés » (p. 131) : des « *cocktails* » maison à partir de bananes (p. 26) et d'autres spécialités moins licites, tel un mélange explosif de 20% de Mononitrotoluène et de 80% de Chlorate de Potassium désigné par son nom anglais, « le *rack-a-rock* » (p. 57). A ne pas confondre avec « la *Parisienne* », boisson fermentée concoctée par les Cévenols et dont Stevenson nous confie la recette (p. 57).

Malato mentionne les titres des chansons dans leur langue originale : le *God Save the Queen*, le *Boje tsara krani*⁹ (p. 53), et écoute la gigue du piano-orgue (« *Daisy ! Daisy ! give me your answer, do !* », p. 149) ou « de pauvres diables, la figure barbouillée de suie - les *christian minstrels* », (p. 15) ; Stevenson se souvient d'une chanson française : « Que t'as de belles filles, Girofle ! Girofla ! Que t'as de belles filles, L'Amour les comptera ! » (p. 27), entend la musique d'une « *bourrée* » (p. 32).

Les titres, les métiers, les catégories sociales sont nommés dans la langue du pays d'accueil. Stevenson évoque « *MM les retraitants* » de l'hôtellerie monastique à Notre-Dame-des-Neiges (p. 24), s'enquiert de l'aubergiste auprès de son épouse : « et, », dis-je, « où est *monsieur* ? » (p. 10). Malato nous entretient du « cocher du *hansom* » (le fiacre, p. 5) de sa « *landlady* » (logeuse, pp. 7, 8, 9), du « *postman* » (facteur, p. 41), des « *tobacconists* » et des « *barmails* » (marchands de tabac, serveuses, p. 74), de « l'*albergatore* [...] l'hôtelier » (p. 116). L'alternance codique lui permet de décrire

Londres il y a plus d'un siècle, des « *clothiers* », vendeurs d'habits dans les ruelles londoniennes, au *Rats'killer*, tueur de rats renommé dans le quartier des docks (p. 12). Il observe avec acuité la ville de Londres, son urbanisme, les travaux de démolition des quartiers populaires de Londres (p. 14). Il compare le rapport à l'espace urbain dans différentes villes d'Europe, et constate qu'à Londres, au contraire de Paris, Naples, Bruxelles ou Bucarest, « la rue froide et sans bancs n'est faite que pour y passer, non pour s'y arrêter » (p. 15). Les termes anglais ajoutent de la précision à sa description des quartiers de Londres, et permettent d'en souligner les spécificités : l'ouest de Londres est la « région du *high life* », des « *select districts* » (p. 11) bien différents des quartiers pauvres et des « *workhouses*, bagnes de la charité [qui] regorgent chaque hiver de meurt-la-faim » (p. 13), où « le recueilli est condamné à un travail de machine, au silence perpétuel, à l'interdiction de fumer, à la séparation des sexes, au port d'une livrée matriculée, à la perte de toute individualité » (p. 79), bref, où il est inutile de « poser à l'homme *select* » (p. 40). Malato, tel les anthropologues dont Bonoli analyse les écrits, ne se satisfait pas d'une traduction : « il est porté [...] à introduire le mot étranger dans son vocabulaire, mais, pour ce faire, il est obligé de constituer un nouveau cadre conceptuel » (2008 : 193).

Stevenson et Malato intègrent les classes sociales à leur grille de lecture. Malato consacre de longues pages à la paupérisation, à « l'enfer du prolétariat londonien » (p. 83), décrit la population « depuis les dirigeants - *classes* - jusqu'à la multitude infinie du prolétariat - *masses* » (p. 78). Stevenson témoigne d'une grande estime pour les paysans écossais ou cévenols mais interroge le bien-fondé de l'expression « classes supérieures » (p. 48).

Ils sont également intéressés par l'histoire de leur pays d'accueil, et là encore, l'alternance codique est indicateur de leur connaissance de la culture locale. Malato mentionne les *Jacobites*, mot transparent pour désigner les Irlandais exilés à partir de la fin du 17^{ième} siècle, et les *Fenians*, autres nationalistes irlandais (p. 7). Stevenson raconte avec une grande précision (lieux, personnes, dates) les luttes des Protestants et les persécutions qu'ils ont subies. Il compare à ce sujet sa propre région et les Cévennes, où il observe que, à la différence des Écossais, « Protestants et Catholiques se côtoient dans une grande cordialité », mais débattent abondamment des guerres de religion, maintiennent la mémoire vive des événements historiques, et explicitent les positionnements des différentes communautés. Alors que Malato évoque plus souvent ses échanges avec d'autres exilés politiques à Londres, Stevenson, voyageur solitaire, a de longues conversations avec les Cévenols. Ainsi note-t-il qu'en France la mémoire des conflits et les querelles politiques, aussi vives soient-elles, ne vont pas nécessairement de pair avec la détestation (p. 48).

Le récit de Stevenson donne une large place aux dialogues et nous permet de comprendre ses stratégies interculturelles : des réponses brèves, qui ne témoignent pas de difficultés linguistiques, mais permettent de ne pas ouvrir le débat ; parti astucieux, puisqu'ainsi Stevenson ne répond que sur le segment de question qui ne pose pas problème. De plus, il fait montre d'une grande capacité d'écoute, recueille et analyse le moindre indicateur :

Je lui demandai s'il était Protestant ou Catholique - « Oh », dit-il, « je n'ai pas honte de ma religion. Je suis Catholique. » Il n'en avait pas honte ! La réplique vaut toutes les statistiques : c'est celle de quelqu'un qui appartient à la minorité. (p. 51).

A plusieurs reprises, Malato et lui relatent des épisodes qui relativisent l'importance de la performance linguistique. La rencontre avec l'autre, de fait, ne passe pas nécessairement par la seule compétence linguistique, et les deux auteurs abordent les stratégies non-verbales de communication : Malato remarque les nouvelles gestuelles adoptées par ses compatriotes, par exemple le britannique *shake-hand* (p. 18) de Charlotte Vauvelle ; Stevenson raconte comment un paysan cévenol, de très loin, l'accueille par un cri « étrangement modulé », « une salutation tremblée et haut-perchée » (p. 38). Moqueur envers lui-même, et tout particulièrement pour décrire ses affres en tant que dresseur d'âne, il l'est aussi envers autrui : « Un grand paysan [...] m'enseigne le véritable cri, le mot maçonnique des meneurs d'âne : 'Prout !' » (pp. 4-5).

Un malentendu n'est pas dû à son incompetence linguistique, mais à sa méconnaissance de la secte des Derbistes (pp. 45-6) dans un premier temps, et à sa réponse délibérément ambiguë, dans un second temps. Un homme rencontré en chemin l'interroge :

« Connaissez-vous le Seigneur ? », dit-il enfin. Je lui demandai à quel seigneur il pensait ; mais il ne fit que répéter la question avec plus d'insistance, et avec de l'espoir et de l'intérêt dans son regard. « Ah », dis-je, montrant le ciel, "je vous comprends maintenant. Oui, je Le connais ; Il est la meilleure des fréquentations ». Le vieil homme dit qu'il en était très heureux. [...] « Nous sommes si peu nombreux », dit-il. « Ici, ils nous appellent les Moraves. Mais plus bas, dans le département du Gard, ils sont un bon nombre aussi, et on les appelle des Derbistes, à cause d'un pasteur anglais ».

Stevenson conclut sa narration de l'épisode en exposant sa vision de la relation à autrui : une petite entorse à une vérité somme toute relative est à ses yeux moins importante que la réussite d'une rencontre et le plaisir de son interlocuteur.

A une autre occasion, il échoue dans ses négociations avec un paysan qui se moque de lui, et en est passablement vexé. Pour nous conter sa mésaventure, il écrit ce qui pourrait être un extrait de théâtre, didascalies et échange rapide de répliques transcrites dans les deux langues et à quatre voix : le paysan madré, sa fille malicieuse, Stevenson à voix haute, négociateur en échec et Stevenson in petto, commentant la situation. Il partage avec le lecteur son exaspération en reprenant en français puis en anglais les deux arguments obstinés du paysan qui ne veut pas franchir de nuit le seuil de sa maison, et dont les répliques (« *C'est que - il fait noir* » « je ne passerai pas cette porte »), deviennent le refrain de cette vaine quête d'un guide (pp. 15-16).

Stevenson reconnaît la difficulté qu'il y a à juger équitablement, et souligne à quel point le sentiment de proximité est moins le fait de la langue que de la culture, en l'occurrence religieuse :

Je dois à ces Protestants le délicieux sentiment d'être de retour chez moi. J'étais familier de leur langue, dans un sens du mot langue différent et plus profond que celui qui différencie le français de l'anglais ; car la véritable Babel est la divergence de mœurs. Aussi pouvais-je communiquer avec ces Protestants avec plus de liberté, et mieux les comprendre que les Catholiques (pp. 48-9).

Presqu'arrivé au terme de son voyage, il est en accord avec un couple catholique - « C'est une mauvaise idée pour un homme de changer », mais nuance leur point de vue, et ce qu'il écrit à propos de la religion vaut pour les langues et les cultures : il ne s'agit

pas de « remplacer des mots par d'autres mots » (p. 57), mais d'approfondir son point de vue, et de découvrir ce qui est mauvais et ce qui est juste pour soi comme pour autrui.

Deux journaux de migration

Stevenson et Malato, migrants temporaires, l'un pour le tourisme et l'autre pour raisons politiques, observent leur nouvel environnement avec acuité, en saisissent la complexité, évaluent dans quelle mesure leur présence est à la fois perturbatrice et révélatrice de l'existant. Perturbatrice, en ce qu'elle modifie les équilibres et les fonctionnements habituels, par exemple à Monastier, où Stevenson commence son périple :

Monastier est renommé pour la fabrication de la dentelle, l'abus de boisson, la liberté de langage et des dissensions politiques inégalées. Il y a dans cette petite ville de montagne [...] des adhérents des quatre partis français. [...] Et au milieu de cette Babylone, je fus un point de ralliement ; chacun était anxieux d'être gentil envers l'étranger et de l'aider (p. 1).

Révélatrice, car l'accueil réservé à l'étranger est généralement la version exacerbée des fonctionnements habituels d'un groupe ou d'une société. Nous pouvons en trouver un écho dans les premières lignes du récit de Malato :

O grande métropole d'Albion, [...] tu te montres respectueuse de l'individualité et accueillante aux proscrits. Sois fière de ces deux qualités et conserve-les... pour les prochains vaincus de la mêlée sociale (p. 5).

Le déclassement social qui accompagne souvent la migration est lui aussi révélateur de la société d'accueil ; Malato décrit ses expériences malheureuses et celles de ses compagnons d'exil. Ces intellectuels sont contraints par l'exil d'avoir recours au « *pawnbroker* [...] prêteur sur gages » (p. 94) et d'accepter des travaux pénibles ou humiliants : faire du pain (p. 25), laver la vaisselle « quatorze heures par jour », enseigner le français et subir « les affronts chez les bourgeois vulgaires, mal disposés à l'égard des étrangers, surtout lorsque ceux-ci se doublent de proscrits anarchistes » (p. 85).

Le statut de chemineau de Stevenson modifie sa perception des chiens et l'attitude de ceux qu'il rencontre : « Je respecte beaucoup les chiens dans un environnement domestique; mais sur la route, ou dormant à la belle étoile, je les déteste et je les crains tout à la fois. » (p. 50).

Touriste adepte du camping sauvage, il craint quelques ennuis lorsqu'il pénètre sur une terre privée ; il remarque sa difficulté à décrypter les intonations du français, en situation de stress, et découvre, lors de l'embarrassante rencontre avec un propriétaire, que « son ton peu amical ne signifiait pas qu'il pensait s'adresser à un criminel, mais tout simplement à un inférieur » (pp. 44-5).

Ces deux récits déclinent ce qu'aborde Maryse Tripier, qui constate le « développement d'une sociologie critique et dénonciatrice des effets de stigmatisation et de discrimination » :

Dès lors, les immigrants tendent à être considérés comme des analyseurs de la société, et acquièrent une « fonction-miroir » (2004 : 177).

Stevenson est particulièrement attentif aux interactions entre le voyageur et son environnement, aux impacts de son nouveau statut (provoqué par son mode de déplacement), de ses représentations et de celles de ses interlocuteurs, aux possibles confusions entre les identités plurielles (sociales, religieuses, linguistiques, etc.) d'une même personne. Ainsi évoque-t-il ses appréhensions à converser avec un moine catholique, ce qui l'amène à prendre du recul vis-à-vis de son éducation : « Voici ce que c'est que d'avoir reçu une éducation protestante » (p. 22). Il craint de ne pas respecter les codes culturels, puis découvre la grande simplicité du moine. Le clou de ce premier contact est la négociation entre lui et le moine à propos de l'image la plus pertinente à donner de Stevenson au prieur :

A la réflexion, il décida de le rencontrer avec moi ; il pensait qu'il pourrait mieux me présenter que je ne le ferai. « Peut-être pourrait-il dire que j'étais un géographe ? » Non, je pensais, dans l'intérêt de la vérité, qu'il ne devrait pas. « Très bien donc » (avec désappointement) « un écrivain » (p. 22)

Effort d'intégration ne rime pas toujours avec manque de sens critique, et ni Malato, ni Stevenson ne s'abstiennent de jugement sur leur pays d'accueil. Malato regrette la manière dont « la chrétienne Angleterre » résout la question sociale (p. 79) ; Stevenson recopie le petit panneau dans la chambre du monastère où il fait halte : « *Le temps libre est employé à l'examen de conscience, à la confession, à faire de bonnes résolutions, etc.* », et commente en anglais cette trace de la vie locale : « Faire de bonnes résolutions, mais bien sûr ! Autant vouloir faire pousser les cheveux sur votre crâne » (p. 24). Il compare Napoléon à la Bête du Gévaudan : « Car ici était la terre de l'inoubliable BÊTE, le Napoléon Bonaparte des loups. [...] Ce n'était qu'un loup tout à fait ordinaire, et même fort petit » (p. 11).

Il affirme sa connivence avec les Camisards, dont il explore longuement les luttes, rappelant la sympathie dont ils ont bénéficié outre Manche : « tous les cafés de Londres parlaient de leurs luttes ; l'Angleterre leur envoya des flottes pour les soutenir » (p. 37).

Pour évoquer les querelles politiques du village de Monastier, il se réfère à Babylone, mais aussi à sa représentation d'une Pologne désignée comme lieu exemplaire de la division et de la querelle : « C'est en quelque sorte une Pologne montagnaise. Au sein de cette Babylone... » (p. 1) ; « un endroit aussi proche de la Pologne, purgatoire logorrhéique, que l'est Monastier... » (p. 48). Lorsqu'il écrit ces lignes, la Pologne vient de traverser à peu près quarante ans de violence : insurrection de Novembre en 1830, suivie d'une guerre avec la Russie, révoltes paysannes en 1846, Printemps des Peuples en 1848, et enfin l'insurrection de 1861-4, très violemment réprimée par l'Empire russe. Dans ce contexte, l'image employée par Stevenson est comparable au terme « balkanisation » utilisé au 20^{ème} siècle pour désigner des situations de division, de confusion et de violence.

Les deux auteurs ne se contentent pas de relater leur propre expérience migratoire, mais décrivent et analysent d'autres migrations. Malato détaille la répartition des immigrés dans Londres : les juifs arrivent d'Allemagne et de Russie, et s'installent, selon leur catégorie sociale, dans l'East-end s'ils sont pauvres, dans la Cité s'ils sont fortunés (p. 13) :

Asiatiques, nègres et Océaniens se montrent de préférence au Wapping, quartier des docks ; les juifs slaves et allemands habitent l'East end ; les Italiens, Farringdon ; les Français sont campés des deux côtés d'Oxford Street : au sud, vers le Soho, quartier mal famé ; au nord, vers Charlotte street, centre ordinaire des réfugiés politiques. Les Irlandais, bien que répandus partout où il y a des travaux humbles ou pénibles à entreprendre, se trouvent nombreux autour de Drury lane, sombre sentine de vice et de misère. (pp. 15-16).

Il relate, à propos des migrantes prostituées, la hiérarchisation des statuts selon la nationalité (p. 81), il décrit les stratégies des migrants : réseaux de solidarité, échanges de savoirs, en particulier pour le perfectionnement dans la langue d'origine, le français, création d'événements culturels (soirée théâtrale, concert, conférence par Louise Michel, p. 96) ; dans les années 1930, l'École de Chicago montrera comment ces stratégies participent de la réorganisation d'un groupe d'immigrés. Il évoque aussi ce que décrivent aujourd'hui les sociologues de la migration : un capital social fort et diversifié, un savoir circuler,¹⁰ la mise en place d'une juridiction informelle très structurée (qui répond à une juridiction officielle très contraignante, et se traduit par la dissimulation de la nationalité véritable, le recours à de faux papiers ou à un mariage blanc, des arbitrages...), l'absence de projet d'intégration durable au pays d'accueil, car Malato et les autres exilés attendent des jours meilleurs pour revenir en France. Pour reprendre et adapter l'expression de Tarrus (2002), nous pouvons qualifier ces exilés politiques de « nomades de la politique souterraine ».

Stevenson note que les jeunes filles Cévenoles deviennent souvent gouvernantes pour des familles anglaises, dont elles partagent la religion et auxquelles elles apportent la langue française. A la demande du maire du village, il aide une jeune fille de Mialet à constituer son dossier de candidature. Le voici intermédiaire ponctuel, acteur d'autres migrations que la sienne.

Deux ressources pour la formation

Tout au long de leurs récits, Stevenson et Malato se révèlent des enseignants obstinés de la langue et de la culture de leur pays d'accueil. Ils offrent à leurs lecteurs un fort étayage linguistique, prennent en compte de nombreux éléments non-verbaux, paralinguistiques, sociolinguistiques et pragmatiques. Ils sont des passeurs linguistiques et culturels ; ils excellent à démontrer que les véritables frontières ne sont pas nécessairement celles des langues ou des pays, et ne cessent d'explorer la pluralité des cultures (religieuses, politiques, sociales, etc.) des individus et des groupes ; enfin, ils décrivent avec précision les interactions associées à la qualité d'étranger.

Voici de quoi inspirer nos formations. Les deux ouvrages peuvent être explorés pour inciter à une réflexion sur l'interlangue, en particulier parce que leurs auteurs démontent allègrement les frontières entre les langues. La lecture d'extraits de récits de voyage peut être mise en articulation avec des ateliers d'écriture : *Les voyages avec un âne dans les Cévennes* et *Les joyusetés de l'exil* constituent des témoignages sur la migration, et seront une passerelle entre les ouvrages théoriques des sociologues de la migration et l'analyse des vécus des élèves migrants ; dans l'optique d'une formation à la dimension interculturelle, pour une préparation à la mobilité, ils inspireront un journal de bord sur un stage à l'étranger ou, au contraire, sur son environnement habituel. Ils permettent de réhabiliter la subjectivité : revendiquée par Stevenson comme par Malato, elle est

justement ce qui rend crédible les points de vue exprimés, les informations mises à disposition, car les deux auteurs prétendent moins nous livrer la réalité que partager un vécu. La subjectivité de l'auteur est aussi ce qui autorise le lecteur à se projeter, à confronter sa propre expérience à celles qui sont relatées. Chacun, à leur manière, nous donne la clé de leur récit et de leurs pratiques plurilingues : les langues sont l'objet de mille attentions de la part de Stevenson et Malato, mais elles ne sont pas une fin en soi, elles sont prioritairement des outils que l'on peut combiner au service de la compréhension de soi et de la découverte de l'autre.

Bibliographie

Alber, J.-L. & Py, B. 1986. « Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle : interparole, coopération et conversation ». *Études de Linguistique Appliquée*, n° 61, pp. 78-90.

Bonoli, L. 2008. *Lire les cultures, la connaissance de l'altérité culturelle à travers les textes*. Paris : Éditions Kimé.

Hess, R. 1998, 2010. *La pratique du journal, l'enquête au quotidien*. Paris : Téraèdre.

Malato, C. 1897, 1985. *Les joyusetés de l'exil, chronique londonienne d'un exilé parisien, 1892-1894*. Mauléon : Acratie.

Stevenson, R. L. 1879, 2006. *Travels with a Donkey in the Cevennes*. Teddington : The Echo Library.

Tarrius, A. 2002. *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Paris : Balland.

Tripier, M. 2004. « L'immigré, analyseur de la société (note critique) ». *Terrains et travaux* n°7, ENS Cachan, pp. 173-85.

Notes

¹ D'expression anglaise et française.

² Nous ne donnons ici que quelques exemples des nombreuses alternances codiques présentes dans ces deux ouvrages. L'ensemble fera l'objet d'une publication ultérieure.

³ Les extraits du texte de Stevenson sont traduits de l'anglais, et les nombreux passages en français dans le texte sont en italiques ; les extraits en anglais du texte de Malato ne sont pas traduits par mes soins, puisque Malato le fait lui-même presque systématiquement.

⁴ C'est Malato qui souligne.

⁵ Idem.

⁶ Voir aussi pp. 23-4, 34.

⁷ « *the sub-prefectorial map was fetched from the sub-prefecture itself.* »

⁸ Le dernier chapitre de Malato est intitulé « Guide pratique de l'exilé à Londres » (pp. 160-78). Il imagine que son lecteur doive s'exiler à son tour, et formalise sa méthode d'enseignant de langue anglaise et de culture londonienne : il passe au crible tout ce qui peut être utile à un voyageur, horaires de train, disposition d'une enveloppe, explication des plaques de rue, expressions usuelles, guide de prononciation. Cette méthode d'Anglais pour les Objectifs Spécifiques du proscrit politique est intégralement construite sur le mode du dialogue. Il sort du cadre du récit de voyage, tout en étant complémentaire. Aussi ne l'avons-nous pas inclus dans cette étude.

⁹ Dieu protège le tsar.

¹⁰ Malato et ses compagnons réussissent à concilier les contraintes du statut de proscrit et les exigences du projet politique, et circulent en Belgique et en Italie pendant leur exil londonien.